

# Francesca Melandri

## « L'empathie sélective pour les peuples en souffrance est un échec éthique colossal »

Certains défendent les Ukrainiens et ignorent les Gazaouis. D'autres font l'inverse. Rien n'est plus déshumanisant que d'utiliser un crime de guerre pour en relativiser un autre, alerte l'écrivaine italienne dans un discours, prononcé le 7 mai, à Vienne

[L'écrivaine et documentariste italienne Francesca Melandri a reçu le prix Bruno-Kreisky pour le livre politique en récompense de l'ensemble de son travail journalistique. Ce prix, décerné par un organisme autrichien, l'Institut Karl-Renner, récompense « la littérature politique qui défend la liberté, l'égalité, la justice sociale, la solidarité, la démocratie et la cohésion sociale, la tolérance et la liberté artistique ». Ce texte est issu du discours que Francesca Melandri a prononcé lors de la cérémonie de remise, le 7 mai, à Vienne.]

En 1992, avec un autre cinéaste, j'ai enregistré la détresse des Lhotshampas, une minorité d'origine népalaise du Bhoutan, royaume de l'est de la chaîne de l'Himalaya. Le nouveau roi de ce pays, qui avait décidé de le transformer en un Etat bouddhiste monoethnique, avait violemment expulsé les Népalais hindouistes qui y vivaient depuis des générations, les forçant à se réfugier au Népal. Des centaines de milliers d'entre eux se trouvaient alors dans les plaines népalaises du Terai, dans un camp de réfugiés misérable installé dans le lit sec d'une rivière saisonnière que la mousson allait bientôt transformer en coulée de boue toxique.

Nous avions alors interviewé de nombreux réfugiés qui nous ont raconté l'histoire typique de toutes les épurations ethniques : des gens tués devant leurs proches, des viols collectifs, des maisons incendiées, des fuites nocturnes sans rien d'autre que les vêtements que l'on porte. Nous avons beaucoup filmé.

De retour en Italie, j'ai proposé un documentaire aux chaînes de télévision, mais la réponse était toujours la même : « Il y a une épuration ethnique en Bosnie en ce moment, personne ne s'intéresse à celle-là. » J'ai argumenté que personne ne s'en souciait justement parce qu'on n'en parlait pas, mais cela n'a rien changé. Nos images n'ont jamais été reprises dans les journaux télévisés. C'est ainsi que j'ai appris une importante leçon : il existe des génocides plus populaires que d'autres.

Aujourd'hui, un comportement en réponse aux crises et aux bains de sang dans le monde, m'inquiète souvent davantage que les événements eux-mêmes, car il a trait à notre cognition. Et la cognition est l'endroit où nous percevons le monde, réagissons à ce qu'il s'y passe, prenons des décisions. C'est l'endroit où le monde – et donc la politique – se construit, comme les dictateurs et

leurs propagandistes le savent très bien : contrôlez la pensée des gens, vous aurez fait l'essentiel du travail pour établir une tyrannie. Ce comportement, je l'appelle l'empathie sélective.

Je ne parle pas de la différence naturelle d'affection que nous ressentons entre nos proches et des inconnus – elle est nécessaire à la survie de notre espèce. Je parle de la manière différenciée dont nous, publics occidentaux, éprouvons de l'empathie envers les personnes frappées par des catastrophes, des crises que je classerais en deux catégories : celles qui, au mieux, éveillent une vague compassion, faute de lien personnel avec elles (si tant est que nous en soyons informés) ; et celles pour lesquelles nous développons un engagement personnel. L'épuration ethnique des Lhotshampas est un exemple extrême du premier type. Chaque fois que j'en parle à d'autres Européens, la réponse la plus fréquente est : « Je n'en ai jamais entendu parler ! »

### Des effets de mode

Aujourd'hui, les catastrophes humanitaires et les guerres en cours au Soudan, et encore plus en République démocratique du Congo, sont très éloignées des préoccupations des Européens – ce qui explique la faible couverture médiatique de ces apocalypses de souffrance qui elle-même explique l'indifférence des gens, dans une boucle de rétroaction du désintérêt. La sélection de ce qui nous émeut ou non est le résultat d'un mélange très complexe d'histoire, de géopolitique, d'intérêts hégémoniques, d'habitudes. Et même d'effets de mode. Vous souvenez-vous quand tout le monde était solidaire de la cause tibétaine ? Aujourd'hui, elle n'intéresse plus grand monde.

Ensuite, il y a le deuxième groupe d'événements – avec comme meilleur exemple l'épuration ethnique en Bosnie. Ce sont des crises qui font les gros titres, qui sont dans nos conversations, qui nourrissent le débat politique. Mais cet engagement accru peut aussi présenter un côté obscur. Il était déjà visible depuis l'invasion de l'Ukraine par la Russie [le 24 février] 2022 ; il a pris une ampleur bien plus grande après l'attaque du Hamas le 7 octobre 2023.

Un grand nombre de citoyens occidentaux sont à juste titre indignés par la violence disproportionnée des représailles d'Israël à Gaza, par l'ampleur insupportable des souffrances, de la faim et de la mort infligées aux Palestiniens. Ils expriment, à juste titre, leur colère contre nos gouvernements, qui ne mettent pas fin à ce carnage, voire qui y apportent leur soutien.

Et pourtant, après trois ans, parmi ces mêmes citoyens, trop nombreux sont ceux qui n'ont jamais exprimé, ne serait-ce qu'une fois, leur solidarité face à l'ampleur tout aussi insupportable des souffrances infligées par Poutine aux

Ukrainiens. Ils n'ont pas été capables de prononcer un seul mot sur Marioupol, réduite comme Gaza à un champ de ruines, avec des dizaines de milliers de tombes anonymes ; ni sur les enfants ukrainiens kidnappés, un acte de génocide typique, selon le droit international ; ni sur l'écocide provoqué par l'explosion du barrage de Nova Kakhovka ; ni sur Boutcha ; ni sur les bombardements quotidiens de civils dans les villes ukrainiennes. Pas un mot.

Pourquoi ? Si je devais l'expliquer en un mot, ce serait : l'identité. Non pas celle des victimes de ces souffrances terribles, mais celle de leurs spectateurs. Pour trop de gens dont l'identité politique repose entièrement sur l'idée que l'Occident est l'unique responsable de tous les maux du monde, il est impossible de reconnaître cette autre force violente de l'histoire mondiale : l'impérialisme russe. Aucune reconnaissance de la brutalité qu'ont subie pendant des siècles les Polonais, les Baltes, les Tchétchènes – les Tchétchènes ! –, les Tatars et d'innombrables autres peuples de la vaste étendue eurasiatique, sans parler des Ukrainiens. C'est comme si toute leur identité était menacée s'ils venaient à le reconnaître. Les Ukrainiens, pour eux, n'existent tout simplement pas.

Mais l'inverse est également vrai. Je vis la moitié de l'année à Berlin, et j'ai été consternée de constater combien la majorité des responsables politiques allemands parlent des souffrances des Palestiniens comme s'il s'agissait d'une plaie biblique, d'une calamité d'origine mystérieuse... pour éviter de prononcer un mot, Israël. Et alors qu'ils soutiennent l'Ukraine avec la solidarité qu'elle mérite, en tant que pays agressé, les expressions publiques de solidarité vis-à-vis des Gazaouis sont trop souvent réprimées avec une extrême sévérité – comme la décision [des autorités berlinoises] d'expulser quatre étudiants propalestiniens, en avril. Pourquoi ? Certaines raisons psycho-historiques sont évidentes, d'autres le sont moins. Cependant, de mon point de vue d'observatrice issue d'un pays dont l'histoire est liée, de manière sombre, à celle de l'Allemagne, l'étrange empathie sélective du discours officiel allemand – solidarité pour l'Ukraine, silence sur Gaza – semble découler d'un refus de reconnaître que l'image ancrée que l'Allemagne démocratique se fait d'elle-même, fruit d'un travail admirable de repentance pour ses crimes passés, doit être repensée en profondeur si elle veut continuer à honorer son engagement sacré de défense des droits humains. Autrement dit, il s'agit d'une crise identitaire.

Dans bien d'autres pays occidentaux également, les responsables politiques manipulent leurs citoyens en prétendant que les horreurs de Gaza n'existent pas ou qu'elles n'ont pas de cause identifiable –

alors même que les citoyens voient parfaitement ce qu'il se passe. Trop de nos élus, aux niveaux national et européen, proclament qu'ils défendent les valeurs européennes en soutenant l'Ukraine, tout en les ignorant de façon flagrante lorsqu'il s'agit de Gaza. Ce double standard est un échec éthique colossal.

De l'autre côté, une grande partie de la gauche occidentale continue, trois ans après, de refuser de dépasser son anti-américanisme figé, et n'arrive pas à inclure l'Ukraine dans sa solidarité anticoloniale, bien qu'elle lutte pour son autodétermination. Ce refus de solidarité, de la part de trop de progressistes, envers une victime d'agression impérialiste, est lui aussi un échec historique.

### L'identité s'empare de l'empathie

Ces deux aveuglements symétriques – celui de certains représentants élus et celui de citoyens engagés, chacun limitant leur compassion à un seul type de victime – sont un échec collectif de nos démocraties. Alors que l'autocratie fonctionne sur l'irresponsabilité, la démocratie repose sur une responsabilité partagée entre la classe politique et la société civile – et toutes deux doivent en répondre. Il y a quelque chose de profondément égocentrique dans cette manière dont l'identité s'empare de l'empathie. Dès qu'apparaît, sur un réseau social, l'image d'une femme ukrainienne berçant son enfant tué par un missile, quel qu'un commente inévitablement : « Et les enfants à Gaza, alors ? »

Et que dire des affiches représentant les otages israéliens enlevés par le Hamas, collées dans les rues de New York, et déchirées par des étudiants « en solidarité avec la Palestine ». Je ne peux imaginer rien de plus déshumanisant que d'utiliser un crime de guerre pour en relativiser un autre. Cela ne rend service à aucune des victimes, aucun des camps. Et rien n'est plus obscène que cette idée selon laquelle, si un acte de violence est plus médiatisé qu'un autre, c'est que ses victimes seraient « favorisées ». Ah, les chanceuses femmes bosniaques, dont les viols ont été plus médiatisés que ceux des Népalaises du Bhoutan !

L'Europe a déjà traversé des époques où l'identité était utilisée comme une arme pour anéantir l'empathie. Elle était alors devenue un lieu où des hommes et des femmes, pourtant sincèrement attachés à leurs proches, pouvaient considérer la souffrance de certains êtres humains comme aussi insignifiante que celle que subiraient des insectes. Il y a quatre-vingts ans, nous avons juré de ne plus jamais emprunter cette voie. Notre démocratie ne peut survivre que si nous tenons cette promesse. ■

Traduit de l'anglais par Eric Chapsal



LA SÉLECTION DE CE QUI NOUS ÉMEUT OU NON EST LE RÉSULTAT D'UN MÉLANGE TRÈS COMPLEXE D'HISTOIRE, DE GÉOPOLITIQUE, D'INTÉRÊTS HÉGÉMONIQUES ET D'HABITUDES

Francesca Melandri est une écrivaine et documentariste italienne. Elle est l'auteur d'« Eva dort », « Plus haut que la mer », « Tous, sauf moi » (Gallimard). Discours reproduit avec l'autorisation de The Italian Literary Agency